

---

Quatre écrivains kabyles : Jean Amrouche, Mouloud Mammeri,  
Mouloud Feraoun et Tahar Djaout  
Yacine Tassadit, Mustapha Harzoune, Louis Gardel

**Résumé**

Quatre hommes qui, parmi d'autres, ont contribué à faire connaître l'Algérie en général et la Kabylie en particulier. Quatre poètes qui ont su défendre leur culture tout en parvenant à l'universel, quatre défenseurs de la liberté qui sont aussi des symboles de la tolérance, de la différence et de la démocratie. Tassadit Yacine évoque Jean Amrouche (ci-dessous) et Mouloud Mammeri, Mustapha Harzoune rend hommage à Mouloud Feraoun et Louis Gardel nous parle de Tahar Djaout. Kabylie littéraire, portrait de groupe.

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Tassadit Yacine, Harzoune Mustapha, Gardel Louis. Quatre écrivains kabyles : Jean Amrouche, Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun et Tahar Djaout. In: Hommes et Migrations, n°1179, septembre 1994. Les Kabyles. De l'Algérie à la France. pp. 53-59;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.1994.2287>

[https://www.persee.fr/doc/homig\\_1142-852x\\_1994\\_num\\_1179\\_1\\_2287](https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1994_num_1179_1_2287)

---

Fichier pdf généré le 27/02/2019

## QUATRE ÉCRIVAINS KABYLES

*Quatre hommes qui, parmi d'autres, ont contribué à faire connaître l'Algérie en général et la Kabylie en particulier. Quatre poètes qui ont su défendre leur culture tout en parvenant à l'universel, quatre défenseurs de la liberté qui sont aussi des symboles de la tolérance, de la différence et de la démocratie. Tassadit Yacine évoque Jean Amrouche (ci-dessous) et Mouloud Mammeri (pp. 55-56), Mustapha Harzoune rend hommage à Mouloud Feraoun (pp. 56-57) et Louis Gardel nous parle de Tahar Djaout (pp. 58-59). Kabylie littéraire, portrait de groupe.*

### JEAN MOUHOUB AMROUCHE, ENTRE AMUSNAW ET INTELLECTUEL

Par Tassadit YACINE\*

**J**EAN MOUHOUB AMROUCHE est né en 1906 à Ighil-Ali, village kabyle de la vallée de la Soummam. Il est fils de Belkacem Ou Amrouche (de Ighil-Ali) et de Fatima Ouadi, connue sous le nom de Fadhma Aït Mansour (originaire de Tizi-Hibel), fille de Aïni.

Les Ou Amrouche sont issus d'une haute lignée, une grande maison (*axxam ameqqran*), c'est-à-dire pourvue d'un capital symbolique important. C'est Ahcène (l'arrière-grand-père de Jean) qui contribuera à sa visibilité durant la conquête coloniale. Fils de veuve, Ahcène devra lutter durement après s'être enrôlé dans l'armée française qu'il suivra jusqu'à Sébastopol<sup>1</sup>. Il a appris le français, ce qui lui a permis de devenir interprète, puis spahi à Bordj-Bou-Arreridj. Mais son fils unique, Ahmed, va dilapider les biens qu'il

a acquis à la force du poignet. Ahmed va tout perdre... jusqu'à l'honneur, puisqu'il est réduit à devenir ouvrier agricole alors qu'il avait tout pour être propriétaire.

La langue française est introduite dans la famille grâce à Ahcène, qui a vu l'Europe et senti que le tournant était définitivement pris. Comme souvent, en ce temps-là, le paysan ne se résigne pas à la misère, il tente de sortir et faire sortir les siens de l'indigence économique et culturelle dans laquelle était plongée la société algérienne. Il arrive souvent que ce soit des émigrés, des militaires ou des employés de la fonction publique (fonctions récentes introduites par le système colonial) qui projettent sur leurs enfants, leurs petits-enfants ce dont ils ont été eux-mêmes frustrés. Ahcène compense par Belkacem (son petit-fils) inter-

posé. Il veut lui éviter l'analphabétisme, l'inculture dont il a lui-même certainement souffert. L'instruction, disaient les anciens Kabyles, c'est la sortie des ténèbres, c'est l'ouverture sur le monde. Lorsqu'on est instruit, on peut aller partout. Savoir lire et écrire, c'est donc posséder un instrument réel de libération et de domination.

Belkacem (le père de Jean) semble effacé, même si son rôle n'est pas négligeable dans le destin de sa descendance. Il est le père géniteur qui a le souci de nourrir sa famille, comme il lui appartient aussi de faire baptiser ses enfants comme il l'a été lui-même enfant. La religion est une affaire d'homme (ici du mari). Belkacem est croyant pratiquant, contrairement à sa femme, peu acquise à la religion catholique : elle se situe à la fois dedans et dehors.

Née hors mariage, Fadhma se "venge" symboliquement en se convertissant au catholicisme le jour de son mariage. Elle n'a comme généalogie que celle de la mère, et c'est de sa mère et des frères de sa mère qu'elle va hériter de la poésie. Ses oncles étaient des clairchantants, autrement dit des marginaux. Cet héritage spirituel va passer à travers la mère : la poésie est la langue-mère, écrit Jean. Héritage donc qui vous situe

\* Tassadit Yacine est l'éditeur de plusieurs ouvrages sur la littérature et la culture kabyle, dont, entre autres :

● *Amour, phantasmes et sociétés en Afrique du Nord et au Sahara*, Centre d'études et de recherches amazigh, Paris, L'Harmattan-Awal, 1992.

● *Les Kabyles : éléments pour la compréhension de l'identité berbère en Algérie*, Paris, GDM, 1992.

● *Poésie berbère et identité : Qasi Udifella, héraut des At Sidi Braham*, Publications du Centre d'études et de recherches amazigh, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1988.

<sup>1</sup> Dans la famille, Ahcène est surnommé "l'ancêtre de Sébastopol".

Illustration non autorisée à la diffusion

D. R.

*venduta (viande vendue), pour les Italiens, bicot au regard des Français...*"

Des circonstances, somme toute particulières, ont contribué à ce que Jean Amrouche soit parmi les intellectuels algériens les plus enracinés dans sa culture et le plus universel. Ses poèmes, ses articles de fiction, il ne faut pas les prendre au premier degré mais les analyser sur plusieurs niveaux car ce vécu est la traduction d'une expérience plurielle et singulière. Les conditions dans lesquelles Jean Amrouche a vécu sont suffisamment connues pour que nous nous contentions de rappeler ici seulement quelques éléments permettant au lecteur de le situer.

La famille Amrouche quitte donc Ighil-Ali pour Tunis en 1910, Jean est âgé à peine de 6 ans. En 1913, le père demande la naturalisation de toute la famille. En 1914, ils retournent en Kabylie pour éviter la guerre. Jean est scolarisé à Ighil-Ali et vit en totale immersion dans sa culture maternelle. Ils reviennent bientôt à Tunis où, en 1915, il entre au collège Alaoui.

Il va d'abord à l'école normale de Tunis entre 1921 et 1924 et ensuite à l'école normale supérieure de Saint-Cloud de 1925 à 1928. Deux ans après, Jean Amrouche est nommé professeur de lettres à Sousse en 1930. En 1935, il est nommé à Bône. Entre 1930 et 1942, Jean Amrouche entre dans sa carrière littéraire, il est poète et critique<sup>3</sup>. Il publie en plein centenaire de la colonisation *Cendres*<sup>4</sup>, en 1934, *Étoile secrète*<sup>5</sup> et *Chants berbères de Kabylie*<sup>6</sup> en 1939.

Il rencontre Gide en 1942. En 1946, il publie "L'éternel Jugurtha" dans la revue *l'Arche* qu'il avait fondée en 1943. Ce sont là les débuts de Jean Amrouche dans l'univers des lettres. Entre 1945 et 1961, il

va essayer de poursuivre la publication de sa revue (à Paris, même s'il fait des allers fréquents à Alger jusqu'en 1956), en même temps que s'ouvre devant lui une carrière journalistique importante. Il invente une manière nouvelle de faire connaître la littérature en utilisant la radio. Ainsi, il consacre de longs entretiens à des écrivains connus (Gide, Mauriac, Claudel, Ungaretti, Giono). Dès les événements de 1945, il commence à écrire dans la grande presse : *Le Monde*, *L'Observateur*, *Le Figaro*<sup>7</sup>, etc.

La colonisation et la guerre de libération vont contribuer à ce que

## Ouvrages de et sur AMROUCHE disponibles

- Jean Giono, Entretiens avec Jean Amrouche et Taos Amrouche, *Henri Godard éd., Gallimard, 1990.*
- Jean Amrouche, Chants berbères de Kabylie, *Tassadit Yacine éd. (édition bilingue berbère-français), L'Harmattan, 1989.*
- Jean Amrouche, Chants berbères de Kabylie : poésie et théâtre, *L'Harmattan, 1986.*
- Jean Amrouche, *Jules Roy, D'une amitié : correspondance, 1937-1962, Édisud, 1985.*
- Jean Amrouche, *Étoile secrète, L'Harmattan, 1983.*
- Jean Amrouche, *Cendres : poèmes 1928-1934, L'Harmattan, 1983.*
- François Mauriac, *Souvenirs retrouvés : entretiens avec Jean Amrouche, Béatrice Avakian éd., Fayard, 1981.*
- Giuseppe Ungaretti, *Jean Amrouche, Propos improvisés, Gallimard, 1973.*

en bas de la société (au niveau social et économique), qu'il faut pourtant assumer et convertir en capital spirituel. C'est là la genèse de la saga des Amrouche et des Aït Mansour (du côté des femmes).

Du côté du père, c'est hélas le contraire. La décadence matérielle, dans laquelle Ahmed (qui a dilapidé tous les biens de son père) avait plongé la famille, entraînera l'exil de Belkacem en Tunisie. Après des tentatives diverses, il s'emploiera dans les chemins de fer. Cette nouvelle fonction lui permettra de faire vivre sa famille (fort nombreuse) et aussi de garder un lien avec le village d'Ighil-Ali, puisque cet emploi lui permet de voyager gratuitement. Sans rapporter dans le détail les conditions de cet exil, disons que l'intégration dans la société d'alors était difficile : "J'avais onze ans. Petit Kabyle chrétien, j'étais roulé entre les puissantes masses que constituaient mes condisciples : renégat pour les musulmans, carne

Jean Amrouche sacrifie son œuvre personnelle pour une mission : celle de défendre les opprimés et de parler en leur nom. Aussitôt le poète de *L'Étoile secrète* et de *Cendres* se convertira en médiateur entre le FLN et le général de Gaulle. Il devient donc l'allié objectif des colonisés, desquels il se sent profondément solidaire : "*Je suis un Algérien parmi tant d'autres*". Mais il est mort en 1962, à la veille de l'Indépendance...

Jean Amrouche est aussi un intellectuel au sens kabyle (un *amus-naw* : un sage) car il a eu pour fonction d'ériger en mythe un personnage historique, Jugurtha, en pleine conquête coloniale. Il a aussi traduit en français des chants recueillis par sa mère, ce qui montre bien son souci de récupérer son identité algérienne menacée par la mort des idéologies dominantes. Jean est poète mais il est aussi militant engagé dans le destin collectif de l'Algérie plurielle. Malgré son engagement total pour l'Algérie, Jean Mouhoub fait partie des oubliés de l'histoire parce qu'il est berbère et qu'il s'appelle Jean.

2 Cf. "L'éternel Jugurtha", in *Catalogue de l'exposition*, Marseille, Archives de la ville de Marseille, 1987, p. 27.

3 Il contribue à différentes revues (*Agdal*, *Cahiers de Barbarie*, *Kahéna*, *Le Banquet*, *Nouvelle Revue Française*...)

4 Tunis, *Mirages* (1<sup>er</sup> éd.) ; Paris, L'Harmattan, 1983 (2<sup>e</sup> éd.).

5 Tunis, *Cahiers de Barbarie*, 1937 ; Paris, L'Harmattan, 1983 (2<sup>e</sup> éd.).

6 Tunis, *Monomotapa*, 1939 ; Paris, Charlot, 1942 (2<sup>e</sup> éd.) ; Paris, L'Harmattan, 1989 (3<sup>e</sup> éd.).

7 Un recueil d'articles (1943-1961) est actuellement sous presse dans lequel le lecteur pourra suivre la trajectoire politique de l'auteur : Jean Mouhoub Amrouche. *L'Algérie et la France : histoire d'une tragédie*, Paris, L'Harmattan, à paraître.

## MOULOUD MAMMERI, LA TRANQUILLE DÉTERMINATION

par Tassadit YACINE

**M**OULOUD MAMMERI est né en 1917 à Taourirt Mimoun, un des villages de la tribu des Aït Yenni (Haute Kabylie). Il est issu d'une "grande" famille connue dans toute la région. Son père, da Salem, est armurier-bijoutier et poète à ses heures. Il est, en particulier, dépositaire de la tradition kabyle ancienne qu'il va transmettre à Mouloud, son fils aîné. Cette initiation sur le tas ne durera guère, puisque Mouloud sera arraché à son village et à sa famille pour étudier, à Rabat, chez son oncle Louénas. Il a alors 11 ans.

Après des études secondaires à Paris, il regagne l'Algérie. Il fréquente, à Alger, le lycée Bugeaud et, plus tard à Paris, le lycée Louis-le-Grand. Pendant la Seconde Guerre, il est mobilisé. Ensuite, en 1948, il enseigne les lettres françaises dans un lycée de la banlieue d'Alger.

C'est grâce à *La colline oubliée* que Mouloud Mammeri fait une entrée remarquée dans la littérature d'expression française. Ce roman sera suivi de trois autres qui vont, chacun à leur manière, décrire les conditions sociopolitiques de l'Algérie.

Plus que le romancier, c'est l'intellectuel engagé dans un destin collectif et dans la défense des cultures minorées qu'il nous importe de saisir et de faire connaître au lecteur. Dans le sillage de Jean Amrouche, Mouloud Mammeri essaie de corriger une image jusque-là biaisée de sa société.

Dès 1937 (date qui correspond à la publication des *Chants berbères de Kabylie* de Jean Amrouche), Mouloud Mammeri, à la demande

Illustration non autorisée à la diffusion

de Jean Grenier, publie un article sur la société berbère dans la revue *Agdal*. On voit déjà se dessiner une volonté claire de faire découvrir la société berbère, une société qui "*persiste mais qui ne résiste pas*". En 1950, il publie dans la Revue africaine un autre article consacré à l'évolution de la poésie kabyle.

Durant la longue période de la guerre, c'est la figure du romancier et non celle de l'intellectuel qui va occuper les devants de la scène. Préoccupé par la situation tragique de l'Algérie, Mouloud Mammeri participe activement à l'élaboration du journal des libéraux (*L'Espoir*) et écrit des lettres pour le FLN pour dénoncer la torture en Algérie. Recherché par les parachutistes, il trouve refuge auprès d'amis et de parents au Maroc jusqu'à l'indépendance, date à laquelle il revient en Algérie pour enseigner les

lettres françaises, d'abord dans l'enseignement secondaire, ensuite dans l'enseignement supérieur.

C'est à partir de 1969 que Mammeri va se consacrer à l'étude des cultures dominées en Algérie, en

## Ouvrages de MAMMERI disponibles

● La Colline oubliée, Paris, Plon (prix des 4 jurys, 1953), 1952 ; Gallimard, 1992.

● Le Sommeil du juste, Paris, Plon, 1955 ; Coll. 10/18, n° 1251, 1978.

● L'Opium et le Bâton, Paris, Plon, 1965 ; La Découverte, 1991.

● Les Isefra, Poèmes de Si Mohand-ou-Mhand, Paris, Maspero, 1969 ; La Découverte, 1982.

● Tajerrumt n Tmaziyt (grammaire kabyle), Paris, Maspero, 1969 ; La Découverte, 1988.

● Le Banquet, Paris, Librairie académique Perrin, 1973.

● Poèmes kabyles anciens, Paris, Maspero, 1980.

● Machaho ! Contes berbères de kabylie, Paris, Maspero, 1980.

● Tellem-chaho ! Contes berbères de kabylie, Paris, Bordas, 1980.

● Le Foehn ou la preuve par neuf, Paris, Publisud, 1982, 1<sup>re</sup> représentation : Alger, 19 avril 1967.

● La Traversée, Paris, Plon, 1982.

● L'Ahellil du Gourara, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, CERAM, n° 1, 1985.

● Escales, La Découverte, 1991.

● Passion des sables, Messidor, 1991.

● Entretien avec Tahar Djaout, Laphomic, 1988.

particulier la culture berbère. Il est, en effet, nommé directeur du Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques (CRAPE). La direction de cet organisme permet à l'homme de se tourner de façon concrète vers les problèmes de culture et de langue du peuple. Ses réflexions seront publiées dans la revue scientifique *Libyca*, à laquelle il donne une orientation nouvelle en la faisant sortir du ghetto de la préhistoire et de l'archéologie pour l'inscrire dans la culture vivante de l'Algérie des années 70. Mais ce n'est pas sans difficulté puisque – sans le vouloir – il s'oppose aux choix culturels et politiques du pouvoir en place.

Il s'adressera aux détracteurs de l'algérianité et aussi à son peuple dans sa propre langue. Mammeri réédite Si Mohand ou Mhand, un poète du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> et, bien plus tard, *Poèmes kabyles anciens* (1980) et *L'Ahellil du Gourara* (1985). Plus que le romancier, c'est donc le chercheur qui redonne au peuple ses voix plurielles et qui éveille les consciences populaires qu'il se découvrira.

Bien que sa prise de conscience se soit réalisée auparavant, il s'est agi dès lors pour lui, et pour quelques-uns dans son sillage, de mener une lutte multiple : exister culturellement face aux chercheurs européens en faisant sortir la culture berbère des musées (et du ghetto de la seule ethnologie) et faire prendre conscience aux dominés que leur langue est aussi porteuse de culture et de civilisation.

Depuis 1980, on peut considérer que le tournant est définitivement pris. Car la parution de ses *Poèmes kabyles anciens* (interdits en Algérie) servira de détonateur et fera éclater au grand jour la contradiction politique : c'était la première

fois que le pouvoir en place fut confronté à ses incohérences idéologiques, en particulier devant les questions identitaires et linguistiques de la nation.

À partir de 1984, Mouloud Mammeri, en retraite administrative, essaie néanmoins de continuer la lutte en France. Il fonde, grâce à la Maison des sciences de l'homme, un centre de recherches (CERAM) et une revue d'études berbères, *Awal* (la parole). Même en situation difficile et inconfortable (vivant en Algérie et contraint de travailler en France), Mammeri poursuivra sa lutte en faveur d'une culture plurielle ouverte sur la modernité et le progrès. Un accident interrompt brutalement sa course le 26 février 1989 sur la route d'Oran<sup>2</sup>.

1  
Après Boulifa et Feraoun.

2  
Cf. Jean Déjeux, "Homage à Mouloud Mammeri, écrivain algérien de la berbérisme". *H. & M.* n° 1121, avril 1989.

## MOULOUD FERAOUN, LA TERRE ET LE SANG par Mustapha HARZOUNE\*

**M**OULOUD FERAOUN est né le 8 mars 1913 à Tizi-Hibel. Commencées en 1920 à l'école de Taourirt-Moussa, il poursuit ses études grâce à une bourse au collège de Tizi-Ouzou puis à l'école normale de Bouzaréah où, en 1932, il rencontre et se lie d'une amitié durable avec Emmanuel Roblès.

Entamée en 1935 à Tizi-Hibel, sa carrière d'instituteur le (ra)mène,

\*  
Responsable de l'ACB (Association de culture berbère), Paris.

Illustration non autorisée à la diffusion

en 1946, à Taourirt-Moussa, où il restera jusqu'en 1952 pour devenir directeur des cours complémentaires de Fort National (Larbaa Nath Iraten). En 1957, un an avant la mort de son père, il quitte pour la première fois sa Kabylie natale pour s'établir à Alger comme directeur de l'école du Clos Salembier. Trois ans plus tard, il rejoint le Service des centres sociaux, fondé en 1955 par Germaine Tillion.

La carrière d'écrivain de Mouloud Feraoun commence publiquement en 1950. C'est à cette date en effet qu'il publie, à compte d'auteur – aux Cahiers du Nouvel Humanisme au Puy – *Le Fils du Pauvre* (1 000 exemplaires), dont la rédaction, entamée en 1939, a été achevée en 1944.

En décembre 1950, il reçoit le Grand Prix littéraire de la ville d'Alger, pour son premier roman. Un an plus tard, il achève *La terre et le sang*, publié au Seuil en 1953. Chez le même éditeur il fait paraître en 1957 *Les Chemins qui montent*. Dans l'intervalle, il publie *Jours de Kabylie*, chez Baconnier à Alger, puis, en 1960, *Les Poèmes de Si Mohand*, aux éditions de Minuit.

En 1955, il commence la rédaction d'un journal. Six ans plus tard, ces notes prises souvent au jour le jour, avec des interruptions plus ou moins longues, deviennent *Le journal*, qu'il décide, contre l'avis de ses proches, contre l'avis même de l'éditeur, de rendre public en 1961, l'année où les passions se déchaînent ! Miroir impartial des souffrances du peuple algérien, *Le journal* – sans doute le meilleur document qui puisse jamais exister sur cette guerre atroce – est dangereux. "Si la chose est bonne littérairement, utile humainement, les risques je m'en fous", confie Mouloud Feraoun. Le 15 mars 1962, quelques semaines seulement avant la parution du *Journal*, Mouloud Feraoun

est assassiné par un commando de l'OAS. Il venait d'avoir 49 ans.

Comme le fera trente ans plus tard Tahar Djaout, dans des circonstances certes différentes mais également dangereuses, Mouloud Feraoun décide de ne pas quitter son pays, de rester, dans la tourmente, parmi les siens. Et ce, malgré l'insistance déployée par Emmanuel Roblès et Albert Camus : "Pourquoi partir ? Pour sauver ma peau ? Ce serait une lâcheté. Ce monde souffre et ma place est ici, parmi ceux qui souffrent", écrit-il sans forfanterie.

"Je lui dois de m'avoir appris la patience et l'absence totale de passion", dira de lui Driss Chraïbi. Mouloud Feraoun, mieux que quiconque sait bien que "les chemins de la vie sont des chemins qui montent". Difficiles et tortueux, il est préférable de les aborder armé de patience et de persévérance. Avec humilité aussi. Humble parmi les siens, Mouloud Feraoun s'est élevé au-dessus de tous.

Pourtant, lui qui s'est donné pour tâche "d'expliquer les Kabyles, de montrer qu'ils ressemblent à tout le monde", ne le fait pas sans passions : "Nous en sortons [la terre kabyle] et nous y retournons (...). Elle aime ses enfants. Quand ils l'oublient trop, elle les rappelle (...). Cette terre aime et paie en secret (...). Sa beauté il faut la découvrir et pour cela il faut l'aimer." (*La terre et le sang*).

C'est avec amour qu'il dissèque la société kabyle : description minutieuse du village, de sa population,

de ses habitations, de l'organisation sociale, de la séparation des tâches, des traditions et de la sagesse kabyle...

Lui dont le père a dû émigrer en France dès les années 1910 écrit : "La Kabylie est un cadavre rongé jusqu'au cartilage. Plus qu'un cadavre, un squelette. Il faut bien que nous la fuyons." (*Les chemins qui montent*).

Traitant aussi bien de l'amour, du mariage mixte, de la misère, de la solidarité entre les hommes, de la jalousie..., Mouloud Feraoun dépasse le cadre régional dans lequel certains détracteurs ont tenté de le confiner. Avec Mouloud Mammeri, Mohamed Dib, Kateb Yacine, il fait entrer la littérature algérienne dans le grand concert de la littérature universelle.

Homme d'aucun parti, il tente de rapprocher les deux communautés.

## Ouvrages de et sur FERAOUN disponibles

■ L'ensemble de l'oeuvre de Mouloud Feraoun est disponible aux éditions du Seuil :

- Le fils et le pauvre, roman, 1954.
- La terre et le sang, roman, prix populiste, 1953.
- Les chemins qui montent, roman, 1957.
- Journal, 1955-1962, 1962.
- Jours de Kabylie, essai, 1968.
- Lettres à ses amis, 1969.
- L'anniversaire, essai, 1972.

Les poèmes de Si Mohand ont été publiés en 1960 aux éditions de Minuit.

Sur la vie et l'œuvre de Feraoun, notons le livre de Marie-Hélène Chèze, Mouloud Feraoun. La voix et le Silence, Le Seuil, 1982.

Tournant le dos aux extrémistes de tous bords, il n'hésite pas à condamner la violence d'où qu'elle vienne. Cela lui vaudra des menaces de mort aussi bien de la part de l'OAS que d'Algériens se réclamant de la "résistance algérienne". Homme du peuple, il en exprime les silences, les hésitations, les doutes, les chuchotements. Son indépendance dérange. Feraoun n'est pas un homme de pouvoir. Ses réflexions elles-mêmes ne sont pas réductibles à un système globalisant ou à une grille de lecture figée. Au-delà de la limpidité de son style, Mouloud Feraoun offre à ses lecteurs une pensée complexe parce qu'en perpétuel mouvement, insaisissable : "Tout jugement définitif sur la vie des gens est figé comme un axiome. Or la vie est l'opposé de l'immobilité. Il faut donc, pour rester dans le vrai, présenter des cas particuliers, des faits précis. Mais le même cas change souvent d'aspect et les faits se succèdent sans jamais se ressembler." (*La terre et le sang*).

Mouloud Feraoun porte haut l'esprit de tolérance et d'humanisme comme il porte haut "la sévère loi du Nif" kabyle, pour qui toute vie est sacrée comme est sacrée la liberté et d'abord celle de penser. Ici, et c'est chose suffisamment rare pour le souligner, l'homme rejoint son œuvre. Rien dans l'existence de Mouloud Feraoun ne vient ternir son propos, ne vient troubler le lecteur désireux de connaître l'homme. Bien au contraire, l'intégrité de Feraoun semble sans faille !

En ces temps difficiles où les passions risquent à tout moment de se déchaîner, l'œuvre, aussi bien que l'homme, peuvent aider à garder sa raison et à éviter de se fourvoyer en révélant à chacun sa nature la plus digne, la plus noble aussi.

## TAHAR DJAOUT, LE VIGILE un entretien avec Louis GARDEL\*

**S**i Tahar Djaout est né le 11 janvier 1954 à Azeffoun en Kabylie, c'est à Alger qu'il fait toutes ses études : de formation scientifique, il y a obtenu une licence de mathématiques.

C'est comme poète qu'il se fait d'abord connaître, en publiant entre 1975 et 1982 plusieurs recueils de poésies, dont *L'Arche à vau-l'eau*, *Solstice barbelé* et *Les rêts de l'oiseleur*. En 1981, paraît en Algérie son premier roman, *L'Exproprié*. En fait, ce texte auquel Tahar Djaout restait très attaché était achevé depuis 1974. En 1991, à l'occasion de sa réédition chez François Majault, il soulignait un des "paradoxes" de l'Algérie, où son texte "le plus virulent" avait malgré tout pu être édité au début des années 80. Il sera suivi par *Les chercheurs d'os* (1984), *L'invention du désert* (1987) et *Les vigiles* (1991), tous trois publiés aux éditions du Seuil. Pour son dernier roman, Tahar Djaout a reçu le prix Méditerranée.

Parallèlement à sa carrière d'écrivain, Tahar Djaout a tenu, pendant une dizaine d'années, une chronique culturelle au sein de l'hebdomadaire *Algérie-Actualités* où, souvent avec courage – notamment durant la guerre du Golfe –, il s'efforçait d'insuffler chez ses lecteurs un esprit critique, débarrassé de toute intolérance et simplification, et allant de ce fait à contre-courant de l'idéologie officielle et d'une certaine docilité ambiante.

En janvier 1993, il se lance corps et âme dans une nouvelle aventure : il crée *Ruptures*, un hebdomadaire indépendant où, dans la

lettre de l'éditeur qui accompagne le premier numéro il écrit : "L'Algérie vit la période des combats décisifs où chaque silence, chaque indifférence, chaque abdication, chaque pouce de terrain cédé peuvent s'avérer fatales". Quatre mois plus tard, le 26 mai 1993, Tahar Djaout était assassiné.

Louis Gardel évoque pour nous cet écrivain devenu le symbole de l'Algérie démocratique qui lutte contre l'intolérance.

### H. & M. – Comment avez-vous connu Tahar Djaout ?

**Louis Gardel.** – Tahar Djaout m'a été présenté par Emmanuel Roblès, qui était rentré d'Algérie en me disant : "J'ai rencontré un jeune auteur algérien tout à fait intéressant." C'est donc par Emmanuel Roblès que Tahar est venu au Seuil, avec le manuscrit que l'on a publié : *Les Chercheurs d'os*.

### – Avant d'aborder l'écrivain, pouvez-vous nous parler de l'homme ?

– J'ai éprouvé une sympathie immédiate pour l'homme ; j'ai été frappé par cette impression de douceur, de tendresse – pas dite parce que c'était un pudique –, par sa réserve. En même temps, et je pense que c'est ce qui donnait à sa personnalité beaucoup de force, on le sentait tout à fait déterminé. Il ne cherchait pas la bagarre, il ne cherchait pas à se mettre en avant, pourtant on avait l'impression que, sur un certain nombre de choses, de valeurs, il ne céderait jamais. C'est assez rare ce mélange de réserve, d'apparente douceur et, par derrière, de très forte détermination.

\* Romancier, auteur de *Dar Baroud* (1993), *Le beau rôle* (1989), *Notre homme* (1986), *Fort Saganne* (1980), *Le couteau de Chaleur* (1976), *L'été fracassé* (1973), tous publiés aux éditions du Seuil.

Naturellement, je lui posais des questions sur la situation en Algérie. Moi, j'étais inquiet, lui, qui venait de là-bas, me rassurait. Je pense qu'il était habité par la conviction forte que ces valeurs qu'il incarnait, lui avec d'autres, ne pouvaient pas ne pas triompher au bout du compte. Je crois que pas une seconde il ne pouvait envisager, raisonnablement, que les gens du FIS puissent dominer un jour l'Algérie ou, en tout cas, puissent la dominer longtemps.

Ce qui me frappait aussi, chez lui, c'était son absence de sectarisme : Il défendait ouvertement des positions laïques, il ne mettait pas en avant sa berbéritude, même s'il ne niait pas qu'il était kabyle. De même, il ne revendiquait pas, il ne mettait pas en avant son côté occidentalisé. À l'inverse, quand il a reçu le prix Méditerranée, devant un aéropage de gros bonnets de la littérature française (d'Ormesson, Bazin,...), il a cité Apulée et saint Augustin comme auteurs d'Afrique du Nord l'ayant précédé. Il incarnait formidablement la position type de l'intellectuel, de l'être engagé : sans concession sur les valeurs de fond et ne recherchant pas le pouvoir.

**– Voyez-vous un symbole dans le fait qu'il a été parmi les premiers intellectuels à être victime du terrorisme ?**

– J'ai du mal à apprécier pour quoi lui plutôt qu'un autre, je ne sais pas si tout cela a été calculé. Ce qui me paraît clair, c'est que pour des esprits sectaires, totalitaires, et qui se posent d'abord la question du pouvoir, il devait être intolérable. Parce que, justement, en aucune façon il ne rentrait dans leurs catégories. Il niait leur essence même, et cela devait leur être insupportable.

Il ne prenait même pas la peine d'affirmer : "*Je lutte dans mon pays*

*pour les valeurs auxquelles je crois.*" Cela ne lui venait même pas à l'esprit et, d'une certaine façon, il n'avait pas peur. Il avait cette inconscience que confère la certitude de représenter des valeurs justes et non agressives. C'était un courage très tranquille. Il ne faisait jamais le malin, Tahar, il ne disait jamais : "*Je lutte dans mon pays ; je resterai ; je ne serai pas un intellectuel algérien réfugié à Paris...*" Pourtant, il devait quand même s'inquiéter pour sa femme, ses filles, son avenir, pour sa peau, mais, dans sa tête, il ne se posait pas en héros. Au fond, il n'arrivait pas à concevoir – je suis peut-être un peu plus naïf qu'il n'était – qu'on le tue !

**– Occupait-il une place originale au sein de la littérature algérienne et francophone ?**

– Il ne faut pas, parce qu'il a été assassiné dans des conditions tragiques, en porte-drapeau d'une cause, en faire l'écrivain du siècle ! Je pense qu'il n'aurait pas aimé cela. Tahar Djaout avait un grand talent. Il était quelqu'un qui, en même temps, avait la capacité d'aller au-delà de son talent immédiat, ce qui en faisait un grand écrivain. Il avait commencé par des poèmes, auxquels il tenait beaucoup, mais qui étaient quand même des poèmes de jeune homme, il en convenait d'ailleurs... Il avait su dépasser cela pour aller vers quelque chose de plus fort. Dans *Les Vigiles*, il avait même un peu forcé son talent, en ce sens que la fable politique n'était pas naturelle chez lui, ce n'était pas tellement son sujet. Il était beaucoup plus présent dans *Les Chercheurs d'os* et surtout dans *L'invention du désert*, qui est à mon avis son grand livre, magnifique et impressionnant.



Tahar Djaout était sans complaisance littéraire. Il était capable de dépasser tout ce qui lui sortait de la plume, de l'âme, d'aller au-delà, tout en n'abandonnant jamais ce qui lui était propre. Je pense que Tahar serait devenu un très grand écrivain. Il en avait les capacités littéraires parce qu'il avait un vrai don des mots, presque trop grand parce qu'il aimait bien la préciosité... les restes de son côté "poète-adolescent". Il aimait beaucoup cela mais en même temps, il en voyait lucidement les limites. Il savait très bien aller au-delà de lui-même.

*Propos recueillis  
par Mustapha Harzoune*

## Œuvres de TAHAR DJAOUT disponibles

- Les chercheurs d'os, *Le Seuil*, 1984
- L'invention du désert, *Le Seuil*, 1987
- Les vigiles, *Le Seuil*, 1991
- L'exproprié, *François Majault*, 1991
- Mouloud Mammeri, Entretien avec Tahar Djaout, *Laphomic*, 1988.